

VACLAV HAVEL ET LE SENS DE LA LIBERTÉ

Tenter de dire ce que fut le sens de la vie et de l'action de V. Havel et ce qui en demeure pour tous invite à une réflexion non seulement sur l'histoire de la Tchécoslovaquie, celle du communisme et celle d'après 1989, mais aussi sur la liberté et les diverses formes de l'oppression. Je l'ai fait dans le passé¹ et aussi en présentant, avant son élection, un choix de ses écrits². Si je devais retenir aujourd'hui le texte majeur de V. Havel, ce serait sans doute sa « Lettre à G. Husak » (1975)³. Pourquoi ? D'abord par sa dénonciation calme et impitoyable du règne du mensonge officiel et de la peur imposés par le régime communiste à tous les niveaux de la société. Puis par l'énoncé clinique de ses conséquences : le règne des médiocres et, bien pire, l'indifférence générale, l'apathie, le conformisme, le repli sur la vie privée. D'où la corruption de la vie sociale tout entière, la dé-moralisation de la société : « L'ordre a été rétabli. Au prix de l'asservissement de l'esprit, de l'insensibilisation du cœur et du vide de l'existence. En apparence, c'est la consolidation, au prix d'une crise spirituelle et morale de la société ». Ce que Havel dénonce et combat, c'est donc l'atteinte mortelle à l'intégrité morale et spirituelle de la société et du pays. Les communistes voulaient façonner une société sans mémoire, sans conscience et sans histoire. Havel fut condamné à 5 ans de prison.

Que les droits de la raison soient étroitement liés à ceux de la conscience morale, le philosophe J. Patocka l'a rappelé jusqu'à ses derniers jours avant sa mise à mort par la police. Dans l'article qu'il lui consacra peu après, P. Ricoeur écrivait : « C'est parce qu'il n'a pas eu peur que Patocka, le philosophe résistant, a été harassé par la police, soumis à des interrogatoires exténuants, poursuivi par la police jusque sur son lit d'hôpital à et littéralement mis à mort par le pouvoir. L'acharnement mis contre lui prouve que le plaidoyer philosophique pour la subjectivité devient, dans le cas de l'extrême abaissement d'un peuple, le seul recours du citoyen contre le tyran »⁴.

¹ R. Errera, « Vaclav Havel. Une morale de la liberté », *Études*, mars 1990, p.293.

² V. Havel, *Essais politiques*, textes réunis par R. Errera et J. Vladislav, préface de J. Vladislav, présentation de R. Errera, Calmann-Lévy, 1989.

³ In *Essais politiques*, op. cit., p.7.

⁴ P. Ricoeur, « Jan Patocka. Le philosophe résistant », *Le Monde*, 19 mars 1977.

On les retrouvera tous deux parmi les premiers signataires et animateurs de la Charte 77⁵.

Dès ce moment, V. Havel est conscient des traces profondes que laissera, dans la société, ce type d'oppression, y compris après la chute de la dictature. C'est sans doute l'une des inspirations de nombre de ses déclarations lorsqu'il devint président de la République. L'homme emprisonné et bâillonné avait admirablement su parler à ses concitoyens des conditions de la liberté et du sens de la parole publique. Par fidélité à ce message et par simple lucidité, le président de la République ne cesse de leur rappeler que ce passé ne s'efface pas d'un seul coup, que la liberté, le sens de la responsabilité et le refus du mensonge sont des conquêtes de tous les jours et que leur abdication peut prendre bien des formes. Je ne suis pas sûr que cela l'ait rendu plus populaire.

De là une réflexion, valable pour nous aussi, maintenant, sur la vie privée et la vie publique, ce qui les distingue et ce qui les unit. En détruisant toute vie publique, les régimes totalitaires atteignaient aussi la vie privée. Songeons aux familles dispersées par l'exil, à la délation et à l'espionnage, au double langage inculqué très tôt aux enfants. Une vie privée libre suppose une vie publique, un espace public libres. Nous savons aussi, et les penseurs politiques libéraux, de Jefferson à B. Constant et à Tocqueville n'ont cessé de le dire, que l'indifférence, l'abdication des citoyens, le primat exclusif donné à la vie privée et le repli sur elle, la tentation de s'en remettre au puissant du jour peuvent menacer durablement la liberté. En d'autres termes, ce qui relie entre elle la vie publique et la vie privée est aussi la notion d'identité, celle de l'individu et celle du groupe. Les dissidents tchèques, comme ceux de Pologne, que Havel rencontrait dans les montagnes, et de Russie, ont bien compris que l'oppression politique extrême, la confiscation de la mémoire et de l'histoire nationales pouvaient altérer, miner le sens même de l'existence. Dans « Le pouvoir des sans-pouvoir »⁶, il reviendra sur le pouvoir libérateur de la parole publique, d'où la continuité de la répression contre toutes ses formes.

Dans une Europe obsédée et minée par le primat de l'économie, la montée de l'abstention et le retour, ici et là, du populisme, voir des régimes autoritaires (la Hongrie d'Orban), le message de Vaclav Havel garde tout son sens.

⁵ Cf. R. Errera, « Un combat pour la liberté. La Charte 77 en Tchécoslovaquie », *Projet*, 1977, p. 116.

⁶ *Essais politiques*, op. cit., p. 65.

Roger Errera

Conseiller d'État honoraire